

ALAIN
CORBIN

Le miasme
et la jonquille



Champs histoire

LE MIASME
ET
LA JONQUILLE

*Du même auteur
dans la même collection*

Les Filles de noce. Misère sexuelle et prostitution au XIX^e siècle.

Le Territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage.

Les Cloches de la Terre. Paysage sonore et culture sensible dans les campagnes au XIX^e siècle.

Le Village des cannibales.

Le Temps, le Désir et l'Horreur.

Le Monde retrouvé de Louis-François Pinagot.

Alain Corbin

LE MIASME
ET
LA JONQUILLE

L'odorat et l'imaginaire social
XVIII^e-XIX^e siècles

Champs histoire

Extrait de la publication

© Éditions Flammarion, 2008, pour cette édition
©Éditions Flammarion, 1986
© 1982 Aubier Montaigne
ISBN : 978-2-0812-12978

Extrait de la publication

« Non, ce n'est pas impunément qu'une personne délicate, impressionnable et pénétrable, recevra le fâcheux mélange de cent choses viciées, vicieuses, qui montent de la rue à elle, le souffle des esprits immondes, le pêle-mêle de fumées, d'émanations mauvaises et de mauvais rêves qui plane sur nos sombres cités ! »

(Jules Michelet, *La Femme*, 1859.)

AVANT-PROPOS

La désodorisation et l'histoire de la perception.

L'idée de consacrer un livre à l'histoire de la perception olfactive m'a été suggérée par la lecture des *Mémoires* de Jean-Noël Hallé, membre de la *Société Royale de Médecine* sous l'Ancien Régime, et premier titulaire de la chaire d'hygiène publique créée, à Paris, en 1794.

Infatigable pourfendeur de miasmes nauséabonds, Jean-Noël Hallé mène la bataille de la désodorisation. Le 14 février 1790, mandaté par ses collègues, il suit les berges de la Seine afin d'y détecter les puanteurs et de procéder à un véritable arpentage olfactif des deux rives du fleuve¹ ; un autre jour, en compagnie des plus grands noms de la science française de ce temps, il surveille la vidange d'une fosse considérée comme particulièrement mortifère et teste les procédés susceptibles de vaincre les émanations². Ce ne sont là que des exemples de sa pratique quotidienne. À l'hôpital, le P^r Hallé analyse et définit avec précision l'odeur de chacune des espèces morbides ; il sait distinguer l'ambiance olfactive des salles dans lesquelles s'entassaient les hommes, les femmes ou les enfants. À Bicêtre, il note au passage « l'odeur fade des bons pauvres³ ».

Un tel comportement n'est pas isolé ; une lecture attentive des textes de ce temps conduit, nous le verrons,

à détecter, en ce domaine, une hyperesthésie collective. Au bonheur de laisser glisser le regard sur le paysage construit des jardins anglais ou sur les épures de la cité idéale⁴, répond, au XVIII^e siècle, l'horreur de respirer les miasmes de la ville. À ce propos, l'anachronisme guette. Depuis la quête tourmentée de Jean-Noël Hallé, quelque chose a changé dans la façon de percevoir et d'analyser les odeurs ; c'est là tout l'objet de ce livre.

Que signifie cette accentuation de la sensibilité ? Comment s'est opérée cette mystérieuse et inquiétante désodorisation qui fait de nous des êtres intolérants à tout ce qui vient rompre le silence olfactif de notre environnement ? Quelles ont été les étapes de cette profonde modification de nature anthropologique ? Quels enjeux sociaux se cachent derrière cette mutation des schèmes d'appréciation et des systèmes symboliques ?

Chacun sait que le problème n'a pas échappé à Lucien Febvre : l'histoire de la perception olfactive figure parmi les nombreuses pistes qu'il a ouvertes⁵. Depuis lors, celle du regard et celle du goût ont focalisé l'attention ; la première stimulée par la découverte du grand rêve panoptique et forte de son alliance avec l'esthétique, la seconde abritée derrière le désir d'analyser la sociabilité et la ritualisation de la vie quotidienne. En ce domaine aussi, l'odorat a pâti de la disqualification dont il a été la victime, alors que s'esquissait l'offensive contre l'intensité olfactive de l'espace public⁶.

Une fois de plus, le silence se fait invite. L'usage des sens, leur hiérarchie vécue ont une histoire ; en cette matière, rien ne va de soi ; rien ne justifie le dédain négligent des spécialistes. Le refus des odeurs ne résulte pas du seul progrès des techniques. Il ne naît pas avec le vaporisateur et le déodorant corporel ; ceux-ci ne font

que traduire une obsession ancienne et gonfler un lointain mouvement.

L'heure est venue de retracer cette histoire-bataille de la perception et de détecter la cohérence des systèmes d'images qui ont présidé à son déclenchement. Mais, dans le même temps, s'impose de confronter les structures sociales et la diversité des comportements perceptifs. Il est vain de prétendre étudier tensions et affrontements, en refoulant la diversité des modes de sensibilité, si fortement impliqués dans ces conflits. L'horreur a son pouvoir ; le déchet nauséabond menace l'ordre social ; la rassurante victoire de l'hygiène et de la suavité en souligne la stabilité.

L'analyse du discours scientifique et normatif sur la perception olfactive, la sociologie des comportements décrétée par les savants, l'interprétation subjective qu'ils en donnent, les attitudes telles qu'elles se dessinent, dans leur complexité sociale, au travers de l'histoire vécue de l'intolérance, du plaisir ou de la complaisance, les stratégies mises en œuvre par les autorités instituent un champ d'étude fragmenté, à l'intérieur duquel le réel et l'imaginaire se mêlent au point qu'il serait simpliste de vouloir à tout prix et à tout instant opérer le partage.

Face à une telle étendue, le bon sens oblige aux objectifs limités ; en attendant que la multiplicité des travaux consacrés à l'histoire de la perception autorise une étude globale des comportements, je me propose de fournir des matériaux soigneusement étiquetés à tous les chercheurs dont les outils d'analyse permettront l'édification ultérieure d'une véritable psychohistoire.

L'incertitude inquiète du discours savant.

À première vue, la cohérence est grande entre le comportement de Jean-Noël Hallé et les convictions philosophiques de son temps. L'attention raffinée qu'il porte aux données sensorielles reflète l'emprise du sensualisme sur la démarche scientifique. Cette théorie, héritière de la pensée de Locke, déjà esquissée en 1709 par Maubec dans ses *Principes physiques de la raison et des passions des hommes*⁷, précisée par Hartley qui sera traduit en français en 1755, se constitue en système logique lorsque Condillac publie ses deux ouvrages majeurs : *l'Essai sur l'origine des connaissances humaines* (1746) et le *Traité des sensations* (1754). L'entendement, que Locke présentait encore comme principe « autonome et doué d'une activité propre⁸ », se ramène, pour Condillac, à « la collection ou la combinaison des opérations de l'âme ». Jugement, réflexion, désirs, passions ne sont que la sensation même qui se transforme différemment ; et chacun garde en mémoire la statue qui trouve existence dans la respiration de l'odeur de rose avec laquelle elle commence par se confondre.

Tous les savants, tous les philosophes se trouvent désormais confrontés au sensualisme ; ils subissent son emprise, quelles que soient leurs réticences. Mais ce ne sont là qu'épisodes de l'histoire de la philosophie des Lumières qu'il ne saurait être question d'étudier ici⁹. Seule importe pour nous l'accentuation de la vigilance. Les sens « se font de plus en plus analystes, raffinent sur les degrés d'agrément ou d'importunité du milieu physique¹⁰ ». L'odorat de Jean-Noël Hallé, constamment en éveil, guette la menace morbifique tandis que l'optimiste abbé Pluche invite à jouir du spectacle de la nature¹¹.

Les philosophes toutefois prêtent peu d'attention à l'odorat. La négligence savante conforte le point de vue de Lucien Febvre pour lequel ce sens décline depuis l'aube des Temps Modernes¹². En outre, le discours scientifique se fait hésitant quand il aborde le sujet, empêtré qu'il est dans ses contradictions. Un continuel va-et-vient entre la promotion et la disqualification des données olfactives atteste l'incertitude inquiète de la pensée savante. La déroutante pauvreté du langage¹³, l'incompréhension de la nature des odeurs et le refus de certains d'abandonner la théorie de *l'esprit recteur* contribuent à expliquer les hésitations de la pensée et la sinuosité du discours¹⁴.

Quelques stéréotypes assez simples dessinent les paradoxes de l'odorat. Sens du désir, de l'appétit, de l'instinct, celui-ci porte le sceau de l'animalité¹⁵. Flairer assimile à la bête. L'impuissance du langage à traduire les sensations olfactives ferait de l'homme, si ce sens prédominait, un être rivé au monde extérieur¹⁶. Victime de sa fugacité, la sensation olfactive ne saurait solliciter d'une manière durable la pensée. L'acuité de l'odorat se développe en raison inverse de l'intelligence.

Contrairement à l'ouïe et à la vue, dont la promotion se fonde sur un préjugé platonicien sans cesse réaffirmé, ce sens disqualifié est de peu d'utilité dans l'état social. « L'odorat lui (à l'homme) était moins nécessaire, il était fait pour marcher droit, pour découvrir de loin ce qui paraît lui servir d'aliment ; la vie sociale et la parole le pouvaient instruire des qualités des corps dont il serait tenté de se nourrir », affirme le baron de Haller¹⁷. À preuve, le sauvage jouit d'une plus grande acuité olfactive que l'homme civilisé. Le Père du Tertre¹⁸, le Père Lafitau, Humboldt, Cook et les premiers anthropologues¹⁹ s'accordent sur ce point. Et si certaines anecdotes que l'on

colporte à ce propos paraissent excessives, l'observation des enfants sauvages n'en confirme pas moins la supériorité olfactive de l'être grandi hors de l'état social ²⁰.

Ces convictions scientifiques jettent une chape d'interdits sur les usages de l'odorat. Flairer, faire preuve d'acuité olfactive, affectionner les lourdes senteurs animales, reconnaître le rôle érotique des odeurs sexuelles engendre le soupçon ; de telles conduites, apparentées à celles du sauvage, attestent la proximité bestiale, le manque de raffinement, l'ignorance du code des usages ; en bref, l'échec des apprentissages qui définissent l'état social. L'odorat figure tout au bas de la hiérarchie des sens, en compagnie du toucher, et Kant s'emploie à sa disqualification esthétique.

Le comportement sensoriel de Jean-Noël Hallé vient s'inscrire en faux contre ces assertions ; nous discernons là le premier des paradoxes de l'odorat. Sens de l'animalité, celui-ci est aussi, et du fait même, celui de la conservation. Or, voici que la mission de l'odorat-sentinelle revêt une importance nouvelle. Avant-garde du goût, le nez signale le poison ²¹ ; mais là n'est plus l'essentiel ; l'odorat détecte les dangers que recèle l'atmosphère. Il reste le meilleur analyste des qualités de l'air. L'importance accrue accordée à ce fluide par la chimie et par la médecine infectionniste enrayer, un temps, le déclin de l'olfaction détecté par Lucien Febvre. L'odorat anticipe la menace ; il discerne à distance la pourriture nuisible et la présence du miasme. Il assume la répulsion à l'égard de tout ce qui est périssable. La promotion de l'air assure celle du sens privilégié de la vigilance inquiète. Celui-ci ordonne le nouveau découpage de l'espace imposé par l'émergence de la chimie moderne.

Un deuxième couple de données contradictoires ajoute à la confusion. La fugacité, et plus encore la discontinuité

des impressions olfactives, gênent la mémorisation et la comparaison des sensations. Tenter l'éducation de l'odorat, c'est courir à la déception ; aussi ne lui accorde-t-on guère d'attention dans la composition du jardin anglais, lieu privilégié des apprentissages et du bonheur sensoriels.

Cependant, depuis l'Antiquité, les médecins ne cessent de répéter que, de tous les organes des sens, le nez est le plus proche du cerveau et donc de « l'origine du sentiment²² ». En outre, « tous les filets de ses nerfs, de leurs mamelons sont déliés, remplis d'esprits ; au lieu que ceux qui s'éloignent de cette source deviennent par la loi commune des nerfs plus solides²³ ». De là, l'extrême délicatesse des sensations olfactives ; celle-ci, contrairement à l'acuité proprement dite, croît avec l'intelligence de l'individu. L'odeur exquise des fleurs « paraît être faite pour l'homme seul²⁴ ».

Sens des affects et de leur mystère – Rousseau dira de l'imagination et du désir²⁵ –, l'odorat ébranle le psychisme plus profondément que l'ouïe ou que la vue ; il semble plonger aux racines de la vie²⁶. Bientôt, il apparaîtra comme le sens privilégié de la réminiscence, le révélateur de la coexistence du moi et du monde, le sens de l'intimité. L'ascension du narcissisme²⁷, tout comme l'obsession aériste et les progrès de l'anticontagionnisme, joue en faveur du plus discrédité de tous les sens.

Le discours théorique consacré à l'odorat tisse donc un réseau de fascinants interdits et de mystérieux attraits. La nécessaire vigilance imposée par le miasme putride, la jouissance délicate des senteurs florales, les parfums de Narcisse, vont compenser le refus des voluptés animales de l'instinct. Et l'on aurait trop vite fait de reléguer l'odorat hors du champ de l'histoire sensorielle, infatuée des prestiges de la vue et de l'ouïe.

Mon propos est de détecter les comportements qui viennent se greffer sur ces théories incertaines. Pour cela, revenons sur la piste ouverte par Jean-Noël Hallé.

PREMIÈRE PARTIE

RÉVOLUTION PERCEPTIVE
OU L'ODEUR SUSPECTE

L'air et la menace putride

Un effrayant bouillon.

Vers 1750, avant que ne s'opèrent les progrès décisifs de la chimie dite pneumatique, l'air continue d'être considéré comme un fluide élémentaire et non comme le résultat d'un mélange ou d'une combinaison chimique¹. Depuis la publication des travaux de Hales, les savants ont cependant acquis la conviction qu'il entre dans la texture même des organismes vivants. Tous les mixtes qui composent le corps, les fluides comme les solides, laissent échapper de l'air quand se défait leur cohésion. Cette découverte élargit le champ d'action supposé de cette substance élémentaire. On considère désormais que l'air agit de multiples manières sur le corps vivant : par simple contact avec la peau ou la membrane pulmonaire, par échanges au travers des pores, par ingestion directe ou indirecte, puisque les aliments eux aussi contiennent une proportion d'air dont le chyle, puis le sang, pourront s'imprégner.

Par ses qualités physiques, qui varient selon les régions et selon les saisons, l'air règle l'expansion des fluides et la tension des fibres. Depuis que sa pesanteur est devenue vérité scientifique, on admet qu'il opère une pression sur

DEUXIÈME PARTIE

PURIFIER L'ESPACE PUBLIC

1. Les stratégies de la désodorisation	133
<i>Paver. Drainer. Ventiler</i>	133
<i>Désentasser. Désinfecter</i>	149
<i>Les laboratoires des nouvelles stratégies</i>	156
2. Les odeurs et la physiologie de l'ordre social	165
<i>Le bref âge d'or de l'osmologie et les conséquences de la révolution lavoisienne</i>	165
<i>L'utilitarisme et les odeurs de l'espace public</i>	169
<i>La révolution des chlorures et la maîtrise des flux</i>	180
3. La politique et les nuisances	191
<i>L'élaboration du code et le primat de l'olfaction</i>	191
<i>L'apprentissage de la tolérance</i>	196

TROISIÈME PARTIE

ODEURS, SYMBOLES ET REPRÉSENTATIONS
SOCIALES

<i>Cabanis et le sens des affinités</i>	207
1. La puanteur du pauvre	209
<i>Les sécrétions de la misère</i>	209
<i>La cage et la tanière</i>	223
<i>Décrotter le misérable</i>	231
2. « L'haleine de la maison »	235
<i>La phobie de l'asphyxie et l'odeur d'hérédité</i>	237
<i>Les exigences des hygiénistes et la sensibilité nouvelle</i>	242
<i>Les gestes et les normes</i>	249
3. Les parfums de l'intimité.....	257
« <i>La propreté persévérante.</i> ».....	259
<i>L'odorat et les nouvelles représentations de l'élégance</i>	267
<i>Le savant calcul des messages corporels</i>	274
<i>Les oscillations courtes de l'histoire de la parfumerie</i>	287

4. L'ivresse et le flacon	293
<i>La respiration du temps</i>	295
<i>L'encensoir de l'alcôve</i>	300
<i>Une nouvelle gestion des rythmes du désir</i>	304
5. « Rires en sueur »	309
<i>La difficile bataille de l'excrément</i>	312
<i>Deux conceptions de l'air</i>	317
<i>Les vertus de la crasse</i>	319
<i>Le libertinage du nez</i>	322
Dénouement. « Les odeurs de Paris »	325
<i>Le dépérissement des mythologies prépastorienne</i>	328
<i>Le circuit hermétique ou le torrent</i>	330
<i>La stagnation ou la dilution</i>	332
<i>Épilogue</i>	335
CONCLUSION	337
NOTES	343

Composition et mise en page



NORD COMPO
m u l t i m é d i a

N° d'édition : L.01EHQN000186.NC01

Dépôt légal : mars 2008

Extrait de la publication